

Supplément au SOP n° 184, janvier 1994

L'HOMME A L'IMAGE DE DIEU

Communication d'Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie Saint-Serge,
au colloque de l'ACAT

"Qu'est-ce que l'homme
pour que tu te souviennes de lui ?" (ps. 8)

(Toulouse, 24-25 septembre 1993)

Document 184.C

Je voudrais commencer en citant ou paraphrasant un théologien grec, Panayotis Nellas, qui fut un de mes meilleurs amis, et mourut comme foudroyé alors qu'il n'avait pas cinquante ans. Dans la préface à son beau livre intitulé *Le vivant divinisé* (Ed. du Cerf), il écrit :

"Il est des instants où l'on se sent véritablement 'rejeté et délaissé dans un coin de l'univers...' Mais il en est d'autres où l'on ressent comme un souffle étrange montant d'au-dedans de soi. Ce souffle est nôtre, il nous élève au-dessus de toute nécessité, il nous donne la goût de la véritable liberté et de la joie..." Ce souffle, qui est "consentement à Dieu", disent les Pères, nous le devons au fait que l'homme est "à l'image de Dieu", c'est-à-dire qu'il est simultanément terrestre et céleste, éphémère et éternel, mortel, et appelé à la "déification", c'est-à-dire à une pleine humanité. Certes, l'homme est "un vivant rationnel" et "politique", il est "ce qu'il mange", "ce qu'il produit", "ce qu'il ressent". Sa vraie grandeur n'est pas là — mais en ce qu'il est appelé à s'unir à Dieu. "J'appelle homme celui qui s'est avancé [...] vers Dieu lui-même".

Pour évoquer cette vocation de l'homme, je parlerai d'abord de l'inscription en nous de cet appel, même si nous ne le ressentons que "de revers", dans une première partie intitulée : de l'énigme à l'image. Dans une deuxième partie, plus proprement théologique, je traiterai brièvement de "l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu" selon l'Ecriture et les Pères de l'Eglise. Dans une troisième partie, je tirerai de ces approches quelques conséquences.

De l'énigme à l'image

A l'intérieur de sa conscience, au cœur de son expérience la plus profonde, la plus dépouillée, l'homme pressent qu'il n'est pas seulement un phénomène de ce monde.

Pourquoi a-t-il ainsi, nécessairement, conscience d'être autre chose ? Certes, il constate, non sans répugnance, qu'il est une simple chose naissant et périssant en vertu des lois nécessaires d'ici-bas, soumis — dérisoirement — aux mécanismes de la vie cosmique, sociale et psychologique : les sciences humaines, la psychanalyse, sont là pour le lui rappeler. Freud vieillissant a contrecritiqué l'*éros* par l'instinct de mort ; il considérait Helmholtz comme son dieu pour avoir établi la loi de la conservation de l'énergie : il ne peut y avoir, dans la *psyché* aussi, que des déplacements dans l'immanence !

Pourtant, dans sa plus vive expérience, l'homme se découvre comme une personne animée par une lumière, une grâce venant d'ailleurs, une personne dont la tension, la réalité, l'étrange transparence, dépasse toutes les lois, tous les mécanismes et peut les modifier. Oui, il découvre en lui-même et en tout autre *quelqu'un* — et l'autre ici, il le sent, existe aussi intérieurement que lui-même, quelqu'un dont la vraie vie, inconditionnée, transcende les servitudes, les intérêts et les buts de ce monde clos par la mort.

Quelques signes s'imposent à notre attention :

— la mort justement, puisque l'homme est le seul animal à savoir qu'il mourra, puisqu'il ressent la mort comme contre nature, observation déchirante faite par Simone de Beauvoir, athée convaincue, après avoir observé l'agonie de sa mère : cette non-naturalité de la mort est la conclusion du livre où elle raconte cette séparation, livre intitulé non sans une secrète ironie *Une mort très douce* ;

— mais aussi l'amour, qui est beaucoup plus que l'instinct, qui peut s'en passer ou lui survivre. Dans la correspondance, publiée, il y a quelques années, entre un moine bénédictin et une militante socialiste, celle-ci, dans la dernière lettre qu'elle lui adressait avant sa mort, le remerciait de lui avoir fait découvrir la tendresse, pour elle, athée, véritable seuil d'au-delà ;

— et bien sûr, la beauté, ambiguë certes car elle peut constituer le moyen d'une possession magique, mais aussi profusion et gratuité, éveil du cœur profond dans un instant comme traversé d'éternité. "La beauté qui crée toute communion", disait Denys l'Aréopagite ;

— et encore la conscience de la conscience, la conscience morale pour une part qui, pourrait-on dire, nous "décolle" de la réaction purement instinctive de peur, ou d'avidité, ou du besoin d'avoir des esclaves et des ennemis, pour échapper à l'angoisse cachée de la mort. Comme le disait Simone Weil, même si l'envie m'en prend, je ne descendrai pas dans la rue pour arracher les yeux d'un passant. Sade constate qu'une longue ascèse à rebours est nécessaire pour se sentir pleinement exister en torturant l'autre. Un mystérieux "tu ne tueras pas" retentit ici au fond de nous.

Dans le laboratoire terrible de ce siècle — les guerres totales, les idéologies totalitaires, la *shoah*, le *goulag* et tant de formes de torture —, certains n'ont jamais capitulé, comme un Miguel Angel Estrella. Il suffit de lire Soljénitsyne pour observer qu'une parole de vérité, un geste de compassion ont été possibles, ont porté leur attestation, au cœur parfois du désespoir, à l'encontre du plus élémentaire instinct de survie. Dans le quotidien, dit-il, "nous nous laissons toujours guider par le souci de notre conservation", nous restons toujours "à l'intérieur de cette limite en deçà de laquelle on s'aime soi-même et on aime les siens, et il faut se maintenir en vie" (*Août 14*, p. 318-319). Mais une "force inconnue" (p. 319) peut triompher de la gravitation de l'homme vers lui-même.

Dans *Le premier cercle*, c'est cette force inconnue qui pousse Innocent Volodine à renoncer à sa carrière, son bien-être, la femme qu'il aime, pour sauver — peut-être — un vieil ami et devenir, presque à coup sûr, un "enterré vivant". C'est la même force qui pousse Guérassimovitch à préférer les camps du Grand Nord au confort de la "charachka", voire à une libération prochaine, plutôt que d'inventer les gadgets policiers qu'on lui demande : un appareil photographique qui fonctionne dans le noir, un autre si petit qu'on puisse l'insérer dans l'épaisseur d'une porte et qui se déclenche automatiquement à chaque passage... "Non, ce n'est pas mon domaine ! Envoyer les gens en prison n'est pas mon domaine. Je ne prends pas les gens au piège !" (p. 500).

Dans le camp que décrit *La fille d'amour et l'innocent*, la même "force inconnue" pousse Grania à refuser la "planque" recherchée de la distribution du pain. Accepter, c'est manger à sa faim, rester au chaud, survivre. Mais cela veut dire qu'on prendra sur la ration des bagnards pour satisfaire les puissants qui vous ont mis là et qui supposent, d'ailleurs, que vous ne vous privez pas vous-même. D'où le refus de Grania : "Quelle âme faut-il avoir pour tromper un prisonnier sur la nourriture, même d'un gramme ? J'ai pris ma décision : je suis au camp, soit, mais ce n'est pas une raison pour vivre comme font certains. L'important, pour moi, c'est de ne pas devenir une salope. Après tout, la vie ou la mort, quelle importance ?" (p. 214).

Ce dépassement peut ennoblir modestement la vie quotidienne. Par l'humble "exploit" de la fidélité, osons le dire, du devoir, où l'homme s'accomplit en s'oubliant.

Ainsi toute démarche réductrice, si elle est honnête, butte sur l'énigme de la personne, qui ne peut avoir d'autre définition que d'être indéfinissable. La notion biblique de l'homme à l'image de Dieu nous apparaît ainsi en creux, à l'envers pourrait-on dire. L'exigence de liberté, de vérité, de bonté dépasse la cruauté, le mensonge et l'esclavage de ce monde comme inscription d'une transcendance. Et aussi la soif secrète d'absolu qui peut rendre folles nos passions, excès, folie que les animaux ignorent.

L'homme se trouve à l'étroit dans le monde parce qu'il est aimanté par un modèle infini. La personne — et surtout le visage, parole et regard — est comme une ouverture de révélation. Seule la ressemblance entre la personne humaine et le Dieu vivant fonde la liberté de l'homme. Si Dieu n'existait pas, l'homme ne serait qu'un fragment dérisoire de la vie cosmique, un atome sans importance dans le flux de l'histoire. Si Dieu existe et s'il nous aime, s'il nous rejoint dans notre bonheur et dans notre angoisse pour nous arracher au néant, alors un espace infini de liberté, de liberté créatrice, s'offre à nous.

L'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu

Pour les Pères, le mystère de l'homme, de sa destinée, est situé dans la perspective de l'amour trinitaire. La victoire, le salut et la déification de l'homme sont l'œuvre de la Trinité : de la volonté aimante du Père, de l'incarnation du Fils, de la force sanctifiante de l'Esprit : nous lisons, en 2 Cor 13,13 : "Que la Grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous". En Eph 1, 3-14 : "Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il nous a comblés en Christ de toutes sortes de bénédictions... C'est en lui... que vous avez été marqués du sceau du Saint-Esprit..."

Le dessein éternel de Dieu est donc bien la participation de l'homme à la vie divine, sa christification, et, par lui, la transfiguration de l'univers.

Cette "économie" trinitaire — du Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit — s'accomplit dans le monde comme "mystère du Christ" — Fils et Verbe du Père, oint de l'Esprit.

C'est dans cette double et unique perspective du mystère de l'Uni-Trinité et du mystère du Christ que l'Eglise a conçu l'homme et sa vocation. Thème fondamental, suggéré par la Genèse, de l'homme créé "à l'image et à la ressemblance de Dieu". Le thème se précise dans le Nouveau Testament avec la conception, dans la perspective du Royaume, de l'homme à l'image du Christ qui est venu et qui vient et qui, lui-même, est l'Image consubstantielle du Père.

Seule l'incarnation, proprement l'"in-hominisation" du Fils qui est l'archétype de l'Homme — l'Homme céleste, le Fils de l'Homme du livre de Daniel, seul titre que Jésus s'attribue —, seule cette incarnation donne sens au thème de la création de l'homme "à l'image" de Dieu (*kat' eikona*). Au début de l'Epître aux Colossiens (1,15), le Fils de Dieu est appelé "image du Dieu invisible" — expression où l'Eglise, au moment de la crise arienne, a décelé un témoignage de l'identité essentielle — de la consubstantialité — du Père et du Fils, de l'Un et de son Autre, différent et pourtant nullement extérieur. Un peu plus loin, l'Apôtre parle de la rénovation de l'homme "à l'image" de "Celui qui l'a créé" (3,10). Il s'agit donc de l'adoption filiale de l'homme en Christ. C'est seulement en Christ, le Dieu-homme, que s'ouvrent à la fois pour nous la révélation de Dieu et celle de l'homme — de l'homme créé à l'image de Dieu et appelé, dans l'Esprit et la liberté, à une ressemblance-participation.

Ainsi l'homme est appelé à participer à la gloire de Dieu, aux "énergies" divines. L'homme, à travers le Christ, devient l'icône de la beauté, la bonté, la sagesse, la liberté de Dieu. Le Psaume 8,5-6, repris dans Hébr 2,6-7, dit : "Tu as créé l'homme et tu l'as couronné de gloire et de grandeur". Et le Livre de la Sagesse (2,23) : "Dieu a fait de l'homme une image de sa propre éternité..." Tous ces Noms, et il y en a tant d'autres, se concentrent dans le Christ, comme le souligne tout particulièrement l'évangile de Jean : gloire, splendeur, lumière, vie, lumière de la vie sont les énergies, les modes de rayonnement, de manifestation, de présence, par lesquels le Tout Autre, dans son Verbe en qui subsiste le monde, et donc dans le Verbe incarné, dans le Christ, se fait le Tout Proche.

Pour l'apôtre Pierre — y compris la 2e Lettre qu'on lui attribuait, bien plus tardive, et comme conclusive du Nouveau Testament —, Dieu nous a appelés à l'être "par sa propre gloire et vertu" (2 P 1,3), "pour que nous annoncions les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière" (je cite cette fois la 1ère Lettre de l'apôtre) : ainsi pour revenir à la 2e, deviendrons-nous "participants" ou plus exactement "communiant" "de la nature divine" (2 P 1,4), formule syncopée, brachylogie indiquant qu'à l'intérieur d'une rencontre personnelle (car on communie avec une personne, non avec une nature !) nous deviendrons participants (car, à une nature, on participe) de la vie divine elle-même : c'est en cela justement que l'image atteint la ressemblance.

Ces Noms, ces "énergies" sont appliqués très souvent par l'Ecriture et par les Pères à l'Esprit Saint en tant que donateur de la grâce, c'est-à-dire de la vie plus forte que la mort. Ainsi l'Esprit Saint reçoit souvent leurs noms : lui, l'Anonyme, devient le porteur de tous les Noms divins — "Esprit de grâce",... "de Sagesse",... "de force",... "de gloire" (Is 42,1-4 ; 61,1 ; Mat 12,18 ; Eph 1,17 ; Hébr 2,4 ; 10,20 ; Gal 5,22 ; 2 Tim 1,7 ; 1 P 4,14, etc.) Isaïe et l'Apocalypse évoquent même la pluralité de l'Esprit, l'Esprit au pluriel — "les sept esprits de Dieu" (Is 11,1-3 ; Apoc 1,4 ;

3,1 ; 4,5 ; 5,6). C'est pourquoi les *Homélies macariennes* (Hom 46,5-6) disent que l'homme est créé "à l'image de l'Esprit", dont toute la tradition alexandrine pense qu'il est "l'image du Fils". L'homme à l'Image, c'est l'homme-en-Christ, image du Père, dans le souffle immense de l'Esprit, image du Fils. Dès le II^e siècle, Irénée écrivait que l'image et la ressemblance divines, en l'homme, ne sont rien d'autre que l'Esprit Saint.

L'homme a donc en lui, par son statut même de créature, l'image virtuelle des perfections divines. Chaque Nom, chaque énergie divine éveille en l'homme, par sa participation à la sainte humanité du Christ, la vertu qui lui correspond. Les vertus ne sont donc pas d'ordre simplement moral, elles sont divino-humaines, et Maxime le Confesseur a pu dire que "le Christ est l'essence de toutes les vertus". "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait", dit Jésus (Mat 5,48). Par la foi, l'humilité, la confiance, l'homme qui laisse monter en lui la vie du Christ parvient à la liberté intérieure et à l'amour, "Synthèse" de toutes les vertus.

Maxime le Confesseur insiste tout particulièrement sur la liberté : "Si l'homme est créé à l'image de la liberté suessentielle, et si la nature divine est libre, alors cela signifie que l'homme lui aussi, en tant que son image, est libre par nature" (PG 91, 304). Et déjà saint Irénée : "L'homme est libre dès le commencement. Car Dieu est liberté et c'est à la ressemblance de Dieu que l'homme a été fait" (C.H.IV, 37,4).

L'homme trouve l'accomplissement de sa liberté — au vrai, sa libération — dans la contemplation de la croix, expression ultime de l'"amour fou" de Dieu pour lui — et donc dans l'Esprit Saint, Esprit de résurrection, car c'est là où est l'Esprit de Dieu qu'est la liberté, dit saint Paul (2 Co 3,7). L'homme ne peut donc exister que dans la grâce, ce "jet de la divinité" qui l'anime, selon saint Grégoire de Nazianze.

La divino-humanité commence à se réaliser dans la création de l'homme à l'image du Fils et s'accomplit dans le fait que le Fils de Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir fils de Dieu. Le "mystère du Christ" constitue ainsi le principe et la fin de celui de l'homme. Les Pères, dans la structure même de l'homme qui unit en lui le visible et l'invisible, le spirituel et le matériel, ont vu l'image, la figure, l'annonce du mystère de l'union des deux natures — divine et humaine — dans la personne du Dieu fait homme. L'homme est un être christologique.

Grégoire de Nazianze (Discours 45, pour la Pâque) : "Le Grand Architecte de l'univers conçut et réalisa un être doué des deux natures : la visible et l'invisible : Dieu créa l'homme, tirant son corps de la matière préexistante qu'il anime de son propre Esprit. [...] Ainsi naquit en quelque sorte un univers nouveau, petit et grand à la fois. Dieu plaça sur la terre... cet adorateur mêlé, [...] réalité à la fois terrestre et céleste, instable et immortelle, visible et invisible, tenant le milieu entre la grandeur et le néant, à la fois chair et esprit, [...] animal en route vers une autre patrie et, comble du mystère, rendu semblable à Dieu par un simple acquiescement à la volonté divine".

Les Pères sont allés jusqu'à dire que l'homme n'est pas créé seulement à l'image du Fils et Verbe de Dieu, mais plus précisément à l'image du Verbe incarné, du Fils de Dieu devenu Fils de l'Homme — comme si l'incarnation aimait la création. "La formation même de l'homme", écrit saint Grégoire Palamas, "a été, dès l'origine... par

le Christ, afin que l'homme puisse, le moment venu, reconnaître en lui son Modèle" (Hom. pour l'Epiphanie, Ed. Athènes 1861, p. 259). Et saint Nicolas Cabasilas : "Ce n'est pas l'ancien Adam qui a été le modèle du Nouveau, mais bien le Nouveau de l'ancien" (*Vie en Christ*, VI, PG 150,680). "Adam, dit Paul, est une figure de Celui qui devait venir" (Rom 5,14).

L'homme porte en lui un sentiment de culpabilité, une condamnation de soi parce qu'il ne peut correspondre aux intuitions de sa conscience. Il sent qu'il est appelé non à une satisfaction intra-mondaine, liée à la mort, mais à une perfection par laquelle il réaliserait son image éternelle. Or, comme le dit saint Paul, "je ne fais pas le bien que j'aime mais je fais le mal que je hais".

Le mal dont nous sommes complices nous est antérieur. La "chute" est permanente autant qu'originelle, un mythe vrai en quelque sorte. Le "serpent" symbolique suggère l'idée d'un interdit et sème le doute, là où il y a seulement avertissement et attente d'une confiance. Dieu est objectivé, il est dénoncé comme une loi toute extérieure avant la "chute", alors que seule celle-ci a rendu la loi nécessaire — mais toujours insuffisante pour changer les cœurs.

La relation entre l'homme et Dieu est pervertie, elle n'est plus pensée dans le langage libérateur de l'image, de l'appel à la ressemblance, mais dans les catégories de l'esclavage, de la réparation, du marché, de la peur et du bénéfice.

La perte de la relation vraie se symbolise dans la perte du paradis — dont la nostalgie tenaille nos arts et nos amours —, l'homme n'est plus l'image de Dieu mais l'image du monde, il cherche force et connaissance dans une possession magique des choses où il est lui-même possédé. La mort, que Dieu ne veut pas, scelle inévitablement cette inversion et cette entredévoration.

Dieu ne punit pas, il ne se sent pas offensé. Il aime et il sauve. Les Pères grecs (et syriaques) ignorent toute conception juridique de la rédemption, tout extrincécisme du pardon. Le salut ne peut être qu'une transformation ontologique, résurrectionnelle, réalisée par le Christ dont la croix pascalie abolit la distance mortifère entre le divin et l'humain et restaure pleinement en l'homme non pas l'image, qui ne peut être perdue, qui est l'existence personnelle même, mais les voies de la ressemblance. En Christ, l'homme retrouve pleinement sa vocation de créateur créé — car il y a dans le Christ à la fois accomplissement et inachèvement, et cette distance est le lieu de notre liberté. Cette liberté libérée peut vaincre le monde, voire parfois, inchoativement, le transformer dans un éclair de parousie.

Quelques conséquences

Tout se fait dans la prière : relation et non simplement méditation.

— Comme le Dieu toujours au-delà et toujours en-deçà, l'homme à l'image est un secret — un secret qui peut se révéler dans l'amour mais reste d'autant plus secret qu'il se révèle, d'autant plus inconnu qu'il est connu. Quand on s'imagine expliquer un être humain, il apparaît toujours un petit fait inattendu qui remet tout en cause.

Kierkegaard a observé que la génialité personnelle tient à des grandeurs infiniment petites, à la fois imprévisibles et essentielles. Comme le Dieu de la théologie négative, la personne est toujours au-delà des tentations de la reconstruire.

Dans son traité sur *La logique du vivant*, François Jacob estimait qu'on parviendrait sans doute "à reproduire à volonté, en autant d'exemplaires désirés, la copie exacte d'un individu", du moins lorsqu'on connaîtrait "les facteurs génétiques intervenant dans des qualités aussi complexes que l'originalité, la beauté ou l'endurance physique". Misère de ces démiurges : ils ne veulent créer que des copies — parodie de la notion d'image. La copie multiplie le même, additionne des éléments ; l'image fait surgir l'autre : à l'inépuisable de Dieu répond l'inépuisable de l'autre.

Grégoire de Nysse, *De la création de l'homme* 11 (PG 44,155) écrit : "Le caractère de la divinité, c'est d'être insaisissable. Cela aussi l'image doit l'exprimer. Si l'essence de l'image pouvait être comprise alors que son modèle échappe à toute saisie, cette différence annulerait le fait même de l'image. Mais nous n'arriverons pas à définir la nature de notre dimension spirituelle, à l'image justement de notre Créateur : ...c'est donc que nous portons l'empreinte de l'insaisissable divinité par le mystère qui est en nous". Quelles que soient les données de la nature et les circonstances de l'histoire, la personne transparaît comme leur mode unique d'existence. A la limite, le martyr transfigure l'écrasement en témoignage, ouvre dans l'immanence qui se referme la brèche irréductible de l'Esprit.

Le lieu justement où la matière du monde se fait le plus directement transparente à la personne, c'est le visage et, dans le visage, le regard. L'homme sanctifié "devient tout regard", disait Macaire le Grand. Observés, les yeux perdent leur enveloppe protectrice colorée et nous éclaboussent silencieusement d'une vérité qu'ils ne peuvent retenir — celle de la personne. Le patriarche Athénagoras parlait de "l'océan intérieur d'un regard", dont on pourrait dire que dans la confiance et la paix, il reflète cet "océan de la Limpidité" dont parle, à propos de la lumière divine, la mystique syriaque.

La personne est appelée à intégrer tout l'être de l'homme — l'âme et le corps, le visible et l'invisible — dans ce que la Bible et les spirituels de l'Orient chrétien nomment le "cœur", lieu le plus central de l'homme où doivent s'harmoniser et s'unifier, dans la lumière de Dieu, toutes ses facultés, tous ses sens.

Comme le Dieu trinitaire, qui porte en lui, dans la plénitude de l'Unité, le mystère de l'Autre, l'homme est appelé à devenir communion. L'homme à l'image de Dieu, c'est l'homme-et-la-femme. Genèse 1,27 : "Dieu dit : faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance... Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il le (les) créa homme et femme". 2,22-23 : Dieu forma une femme d'un côté de l'humain, et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : "Voici celle qui est os de mes os et chair de ma chair..." "Une aide contre lui" (2,18) : "une seule chair", pourtant deux personnes, dans une difficile et nécessaire réciprocité.

L'homme à l'image de Dieu, c'est l'homme et les autres, chacun appelé à porter en lui tous les autres, dans l'unité adamique re-crée en Christ, et qui nous est offerte dans son corps. A l'image, et dans le dynamisme communiqué du Dieu vivant qui est Un sans être en lui-même solitude, la vision trinitaire de l'homme est un appel à l'unité

dans la singularité absolue. En Christ l'unité originelle est restaurée, et le Christ, en même temps, rencontre chacun ; c'est lorsque tous sont ensemble que les flammes de la Pentecôte se divisent, une sur chaque personne, pour consacrer son caractère unique. Toute-humanité de chaque personne en communion. Dans la mesure où il pressent et sert cette unité ontologique, chacun devient non-pareil. Saint Jean Damascène (*De fide orth.* 1,8) : "Chaque personne contient l'unité par sa relation aux autres non moins que par sa relation à soi-même".

Cette vision trinitaire de l'humanité, souvent voilée par l'opacité des chrétientés ou des nationalismes à coloration religieuse, n'en est pas moins devenue, me semble-t-il, le ferment de l'histoire universelle. Notre époque connaît à la fois une incontestable unification planétaire et l'affirmation des différences, jusqu'à l'exaspération "identitaire". Plus que jamais, il nous appartient de rappeler que la véritable image de Dieu c'est l'Adam total, dans la diversité de ses paysages extérieurs et intérieurs.

Grégoire de Nysse : "C'est toute la nature (humaine) s'étendant du début à la fin (de l'histoire) qui constitue l'image unique de Celui qui est" (*De la création de l'homme*, 16, PG 44,183). "Dire qu'il y a 'plusieurs hommes' est un abus ordinaire du langage... Il y en a certes une pluralité qui partagent la même nature humaine... mais, à travers eux tous, l'homme est un..." (*Qu'il n'y a pas trois Dieu*, PG 44,117).

Il ne s'agit pas d'une utopie — d'où nous en viendrait l'exigence ? — mais d'une révélation : tout nous est offert en Christ, dans la puissance unifiante et diversifiante de sa résurrection. Cette puissance, les saints n'ont cessé de la manifester. Il nous appartient d'élaborer des formes renouvelées de sainteté et de prophétie, pour éclairer toute la complexité des cultures et des sociétés contemporaines.

Comme Dieu dont les "énergies", les paroles créatrices, portent le monde et qui, s'incarnant, fait de la terre une chair eucharistique, nous révélant et nous ouvrant les potentialités sacramentelles de la matière, l'homme image de Dieu est appelé à transfigurer la terre. L'Orient chrétien connaît une forme de contemplation qu'il nomme la "connaissance des êtres", la "contemplation de la nature", c'est-à-dire "des secrets de la gloire de Dieu cachée dans les êtres". Le monde est le don de Dieu. Il faut savoir pressentir le donateur à travers le don.

Depuis Pâques, la terre est le tombeau-matrice où le Christ fut enseveli et qu'il ressuscita en ressuscitant. L'arbre de la croix, devenu le véritable arbre de vie, remet en évidence la sacramentalité des choses. "Toute la terre est comme une relique de toi" dit un très ancien poème chrétien intitulé les *Odes de Salomon*. Le livre du cosmos — cette "première Bible", disait saint Augustin — et celui des Ecritures se correspondent, puisqu'ils ont le même auteur. Tous deux achèvent de s'ouvrir en Christ : le *Logos* incarné rejoint et libère, et nous appelle à rejoindre et à libérer la parole muette des choses, cet univers qu'Origène appelait un *logos alogos*.

Il n'y a pas seulement la concaténation horizontale des causes et des effets, chaque chose, contemplée "à la verticale", s'ouvre sur des horizons infinis. Le *Logos* est le sujet divin de tous les *logoï*, de toutes les paroles subsistantes qui portent le monde. Et l'homme *logikos*, image personnelle du *Logos*, est appelé à devenir leur sujet humain.

Le monde apparaît alors comme un immense dialogue entre le Verbe — *Logos* et l'homme — *logikos*, "berger de l'être" pourrait-on traduire en reprenant une expression de Heidegger. L'homme devient le prêtre du monde sur l'autel de son cœur, le célébrant de cette "liturgie cosmique" dont parle Maxime le Confesseur.

D'où la question : dans quelle mesure cette "connaissance des êtres" par le "cœur-esprit" pourrait-elle éclairer la rationalité moderne, non pour la nier mais pour l'affiner et l'ouvrir, pour "chercher", dit Edgar Morin, "un principe d'explication qui ne dissolve pas le mystère des choses, qui respecte et révèle l'existence et l'être au lieu de les désintégrer ?" Car il s'agit de la même intelligence, mais libérée de sa suffisance, pénétrée, grâce à une longue et méthodique ascèse, par la lumière du *Logos*, de la grande Raison divine...

Depuis le XIII^e siècle, l'Occident s'est engagé dans la conquête du monde, mais il a oublié les "énergies divines", la "lumière" de la Transfiguration qui pourrait orienter, finaliser, illuminer sa quête. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, quand la Roumanie connaissait une puissante renaissance de la "prière du cœur" et de la cosmologie qu'elle implique, de jeunes physiciens de ce pays, m'a-t-on dit, pratiquaient cette prière en menant leur recherche. Leur démarche était de réintégration spirituelle de la "matière". Mais ils se sont dispersés, ou ont disparu, avec l'établissement de la dictature. L'indication, cependant, pourrait être précieuse. La connaissance spirituelle n'est-elle pas capable d'ouvrir de nouveaux domaines d'intelligibilité à la science et d'apporter des fins (c'est-à-dire aussi des limites), un sens, à une civilisation qui ne sait plus que faire de ses moyens, et risque le pire ?

*
* *

L'image, toujours menacée de devenir caricature, doit, à longueur de vie, devenir ressemblance : combat intérieur "plus dur que la bataille d'hommes", ascèse de confiance, d'humilité, d'éveil du cœur profond qui constitue la véritable intelligence de l'homme. Notre éthique, c'est le semblable à Dieu, car Dieu, soulignait Dostoïevski, est la joie et la liberté de l'homme. Pareille ressemblance devient le véritable critère des actions humaines : c'est-à-dire le respect inconditionnel de la personne, la communion des personnes, la terre-sacrement, dans la lumière du Christ crucifié et ressuscité, lumière qui n'est autre que la grâce de l'Esprit Saint dans lequel se libère, pour répandre et servir la vie, notre liberté.

(Les actes du colloque sont publiés dans le *Supplément*, revue d'éthique et de théologie morale, n° 187, décembre 1993.)

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>
--	--------------------	--------------------------

France	180 F	400 F
--------	-------	-------

Autres pays	210 F	500 F
-------------	-------	-------

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tarifs PAR AVION sur demande
